

Stéphane Yerasimos. *Questions d'Orient. Frontières et minorités des Balkans au Caucase*. La Découverte, 248 p.

Jean et André Sellier. *Atlas des peuples d'Orient : Moyen Orient, Caucase, Asie centrale*. La Découverte, 200 p.

Atlas géopolitique du Moyen Orient et du monde arabe. Le croissant des crises. Sous la direction de Philippe Lemarchand. Editions Complexe, 284 p.

Questions d'Orient, cartes d'Orient...

Pendant des décennies, la question d'Orient a fait les délices des esprits les plus subtilement faux des chancelleries européennes. C'était l'époque où se mouraient de vieux empires, nés cinq siècles plus tôt. C'était l'époque où l'on négociait sans fin dans de luxueux palaces, de préférence au bord des lacs alpins : Lausanne, Vevey, Montreux, Lugano, Locarno... C'était l'époque où, sur de grandes cartes d'Asie déployées, des ministres plénipotentiaires traçaient des « lignes » qui n'avaient rien à voir avec la cocaïne mais allaient empoisonner bien des relations de voisinage. Officiers, orientalistes, missionnaires, négociants et banquiers ne manquaient pas d'évoquer une mosaïque de peuples, qu'on rencontrait aussi en lisant Lamartine ou Jules Verne.

Puis les empires se sont effondrés, à la notable exception de l'Empire russe consolidé par Staline. Partout les nationalismes l'ont emporté, et au premier rang les rêves arabes. Après le second conflit mondial, la guerre froide vient délimiter clairement des zones d'influence et figer à jamais des frontières — du moins le croit-on. Là où il y avait communication et convivialité millénaires s'installent des centres et des périphéries, séparés par des cicatrices géopolitiques perçues comme inguérissables. Une rive et l'autre de l'Amou Darya, un versant et l'autre du Zagros semblent relever de mondes antagonistes. Tout est clair pour les fabricants de rubriques et de départements. La question d'Orient est remplacé par le problème palestinien, ce qui n'est pas qu'un recul lexical. Les questions trouvent plus facilement des réponses que les problèmes des solutions.

Et puis, formidable bras d'honneur à ceux qui au Middle West spéculent sur la fin de l'Histoire, le dernier empire d'Eurasie s'effondre, réveillant mille volcans qu'on croyait éteints. Tout se brouille à nouveau : Europe et Balkans, monde arabe, monde musulman et Asie centrale, voire Balkans et Proche-Orient. A nouveau les frontières s'effacent, les villes et les régions retrouvent leur profondeur historique parfois multimillénaire, et les peuples, en même temps que de vieilles haines, des liens et des chemins un temps abolis. L'Asie centrale et le Caucase font leur retour sur la scène politique internationale, sur laquelle les Balkans allument de terribles bûchers. Il y a quelques années déjà, Georges Corm avait fait revivre ces liens, partant du Liban. Cette fois-ci, c'est le grand retour de « l'Asie antérieure », telle que la désignait, en 1884, Elisée Reclus dans sa superbe *Géographie universelle*.

Pour suivre le destin en marche de ces zones si proches de nous, en permanente

(r)évolution, il nous faut des guides sûrs, nourris d'Histoire, pétris d'humilité intellectuelle et de refus des modes. C'est le cas de Stéphane Yerasimos, et de Jean et André Sellier. *Questions d'Orient* est le recueil d'un certain nombre d'études publiées entre 1896 et 1993, notamment dans *Hérodote*, par Stéphane Yerasimos, subtil stambouliote s'il en fût. Il excelle au récit minutieux de l'historien, voire du chartiste, suivant une négociation cruciale jour après jour, et retraçant celle-ci avec une foule de détails enrichissants. Mais il n'hésite pas ensuite à faire de vigoureuses synthèses, faisant apparaître les lignes de force du Proche-Orient de l'entre-deux-guerres. Au moment où la victoire des Etats — et des appareils répressifs qui les constituent — vient confirmer l'extinction du *rêve* arabe, l'accent mis sur la négociation et la formation des frontières est d'une extrême utilité. Signalons tout particulièrement trois études : celles, très fouillées, consacrées au sandjak d'Alexandrette et aux frontières d'Arabie, et celle qui décrit comment furent tracées les frontières actuelles du Proche-Orient. La première détaille jour par jour les moments clés de cette histoire de vingt années, celle d'un territoire créé *ex nihilo*, hissé au rang d'Etat indépendant, pour être ensuite intégré à la Turquie, laquelle, grâce sans doute à la réussite de sa lutte nationale, sut participer aux négociations alors que la Syrie en fut tenue à l'écart. Passionnante histoire aussi que celle des frontières d'Arabie, de la route des Indes à la route du pétrole : elle reflète les visions contradictoires des intérêts anglais vus du Caire ou de Bombay, elle raconte les missions de Shakespeare et celles de Holmes... Avant même qu'elle ne témoigne du rôle, précoce et décisif, du pétrole, l'Arabie Séoudite connaît dans la péninsule une irrésistible montée. Seule avec la Turquie, elle aura son mot à dire dans le tracé des frontières.

On voudrait mentionner tous les chapitres de ce véritable bréviaire. Citons seulement le petit atlas géopolitique de la question d'Orient, parlant des Balkans à travers quinze cartes successives, et les trois études sur le Caucase, à savoir la fin du Caucase russe (1914-1917), l'échec du Caucase ottoman (1917-1918), et enfin l'échec du Caucase britannique et la soviétisation (1918-1921). Pour soixante-dix ans, le rideau tombe alors sur cette région, avant que la fin de l'Empire soviétique ne le déchire, découvrant un paysage inchangé. Le Caucase réintègre l'Orient, dans un contexte rendu encore plus complexe qu'au début du siècle par la montée en puissance (relative) de l'Iran. Comme l'écrit si bien l'auteur, les vieux démons répondent toujours à l'appel.

Tout aussi utile, plus séduisant et plus ambitieux encore, le superbe *Atlas des peuples d'Orient*, dû à Jean et André Sellier, dont le très riche *Atlas des peuples d'Europe centrale* a connu il y a deux ans un succès mérité. Comme le turc qui, pour M. Jourdain, disait tant de choses en si peu de mots, ce livre, d'un élégant format à l'italienne, est un véritable trésor en deux cents pages et cent cartes. Ayant abondamment traité des peuples des Balkans dans le précédent atlas, les auteurs couvrent cette fois parfaitement cette zone historique dix fois millénaire, et redevenue actuelle : l'Asie antérieure ou, pour reprendre la terminologie américaine, l'Asie du Sud-Ouest. Autant dire que l'ouvrage vient à son heure, celle

où se retrouvent des profondeurs historiques enfouies, et se renouent de très anciennes solidarités. Les auteurs justifient ainsi leurs options, qui privilégient le critère linguistique et qui considèrent que le centre de gravité de l'Orient se déplace vers le monde turc et persan, au détriment des Arabes. La grande qualité des cartes et le recours systématique à des encadrés rendent aisées la lecture et l'utilisation d'un ouvrage qui, sur la base d'une division première en grandes familles de langues (peuples arabes, juifs et Israël, peuples caucasiens et Arméniens, peuples iraniens, peuples turcs), croise l'analyse historique la plus synthétique et les mérites d'un atlas des Etats contemporains, dont l'histoire est retracée avec un remarquable effort de sobriété et d'objectivité.

On aimerait pouvoir dire autant de bien du troisième ouvrage, *l'Atlas géopolitique du Moyen-Orient et du monde arabe*, rédigé sous la direction de Philippe Lemarchand. Le champ géopolitique est un peu plus classique : il couvre le monde arabe, la Turquie et l'Iran. D'utiles monographies annexes sont consacrées à chacun de ces Etats, auxquels s'ajoutent Chypre, l'Erythrée, l'Ethiopie et le Sahara occidental. Les chronologies y privilégient l'histoire contemporaine. Le projet se veut pédagogique et ambitieux : présenter la toile de fond géographique et historique de ce « *croissant des crises* », puis les matrices des multiples conflits (l'islam, le nationalisme arabe, Israël — ennemi fédérateur —, et le pétrole), ensuite les convoitises (inégalités sociales, ambitions étatiques, jeu des grandes puissances), avant d'analyser longuement les conflits, cicatrices encore fraîches ou blessures ouvertes. L'ouvrage privilégie donc non pas la durée, mais la situation immédiatement contemporaine, au risque d'apparaître rapidement discutable (le Liban et Chypre comme Etats-fantômes) ou daté (la place disproportionnée accordée à certains éléments d'analyse de la guerre du Golfe). La mode est à tout cartographe, ce qui peut conduire au meilleur — mais aussi aux pires approximations. Ainsi de la carte consacrée à « Liberté et répression » : la Syrie a le privilège de compter au nombre des sociétés libérales, comme d'ailleurs le Maroc ou les Emirats, contrairement à l'Egypte, la Turquie ou Chypre qui ne sont que « *relativement libérales* ». Les violations des droits de l'homme n'existent pas à Alger, Tunis ou Le Caire, elles ne seraient « *qu'occasionnelles* » (*sic*) au Soudan, en Arabie Saoudite et en Somalie, mais plus graves en Turquie... La carte présentant les minorités opprimées place dans la même catégorie les berbères du Maroc, les noirs du Sud-Soudan et les Palestiniens de Jordanie... Certaines cartes sont imprécises : ainsi le Nakhitchevan (p. 215), privé de tout contact avec la Turquie. D'autres comportent des erreurs difficilement explicables, comme celle qui est consacrée aux « Sunnites, chi'ites et sectes ». Selon la légende de cette carte, les sunnites se diviseraient en « *wahabites, senoussis et autres* », ce qui est plus que contestable. Lesdits senoussis sont figurés par des taches brunes qui se situent en Libye mais aussi... au sud de l'Egypte et, massivement, dans l'Hadramaout et au Dhofar. Il est vrai qu'au début du siècle, en 1906, un membre de la famille Senoussi, Sayyid Muhammad ibn Ali al-Idrissi, s'est taillé pour quelques années un petit émirat

dans l'Asir, province yéménite située au nord du Nord-Yémen et cédée en 1934 à l'Arabie Saoudite, mais de là à faire des senoussis la population dominante du Hadramaout et du Dhofar... Ce même Dhofar est encore gratifié d'une communauté ismaïlienne importante, ce qui est excessif, et le désert du sud-est de la Libye est marqué quant à lui d'un « D », qui signale une importante population druze... Ces négligences sont d'autant plus regrettables qu'elles ne se retrouvent pas dans le texte. La Libye, encore, compterait un pourcentage plus élevé de chrétiens qu'Alger ou Tunis : seraient-ce les coopérants polonais ou bulgares, spécialisés en toitures et télécommunications ? On pourrait aussi discuter la carte des régimes : elle réserve à l'Iran le mot « théocratie » alors que ce pays est doté d'une constitution, ce qui n'est pas le cas de certaines monarchies islamiques (terme qui désigne aussi bien l'Arabie Saoudite que le Maroc). La Tunisie sera heureuse d'apprendre qu'elle est une république islamique au même titre que le Soudan, l'Afghanistan et le Pakistan... Passons sur la date de l'indépendance de l'Iran, « *en 1946* », ou l'imprécision quant aux bases soviétiques en 1991. On regrette qu'un tel ouvrage n'ait pas la rigueur de son ambition.

Mais il est vrai que l'actualité est un mauvais prisme : tout donne l'impression de danger, alors qu'au fond bien peu de choses changent. C'est le mérite de Stéphane Yerasimos, d'André et de Jean Sellier de nous prendre par la main pour un long voyage dans le temps immobile de ce carrefour du monde.

Alain CHENAL